

les situationnistes

ou comment certains ont,
à un certain moment,
dans un certain espace
modestement tentés
de mettre la révolution
au service de la
poésie ...



suivi de "misère du radicalisme spectaculaire"

Cet échange de savoir a été réalisé dans le cadre plutôt sympathique du « campus alternatif » organisé sur la faculté de lettres et sciences humaines de Nancy pendant la grève du printemps 2009 contre les lois Pécresse.

Il faut lire cette « mise en brochure » en considérant qu'elle a été écrite dans le but de nuire au militantisme aliéné et au radicalisme spectaculaire.

Les situationnistes dans leur temps et leur espace

Europe, fin des années 60.

Le traumatisme de la 2eme guerre mondiale est bien vivace, une bonne partie des classes privilégiées a choisi son camp, montrant qu'elle « préférait Hitler au front populaire ».

A la libération, forcément, ça la fout mal.

Ajoutez à cela le robuste contre-pouvoir ouvrier représenté par LE Parti (communiste) et LE syndicat, avec en arrière-fond l'ombre menaçante du grand frère soviétique, voilà qui oblige les possédants à faire des concessions. Ne vaut il pas mieux en effet, modérer ses appétits que perdre sa tête?

En France, Les « 30 glorieuse » voient donc la misère reculer et les classes populaires accéder au confort minimum, à la « société de consommation » mais si on est sur de mourir ne plus mourir de faim, ne risque-t-on pas de mourir d'ennui ?...

Le Parti communiste s'affaire « à ce que la famille soit heureuse ».

La jeunesse communie devant les nouvelles idoles-marchandises : Sheila et Johnny.

La figure rassurante « du Général » veille sur la France...

Et déjà, dans l'ombre, le complot situationniste se prépare.

De la subversion de l'art...



Les situationnistes - précurseurs naissent de la fusion de l'internationale lettriste avec d'autres groupes d'artistes d'avant garde (Bauhaus imaginiste, comité psychogéographique).

Ils entendent pousser plus loin l'œuvre de destruction - réalisation de l'art entreprise par les surréalistes et les dadaïstes : ces derniers se sont arrêtés en chemin car ils ont maintenu l'art **séparé de la vie quotidienne**, "sous vide" dans des musées, bref ils ont été « récupérés ».

Il s'agit maintenant de **dépasser l'art**.

Pour dépasser l'art il faut le réunifier à la vie réelle, abolir la séparation entre artiste - créateur et spectateurs - consommateurs ;

Bref faire du monde un terrain de jeux et de la vie une gigantesque œuvre d'art.

Problème: nous vivons dans une société ennuyeuse et anti-poétique car basée sur la contrainte et la hiérarchie, l'hypocrisie et le conformisme, le travail et la survie.

Cette société (capitaliste ou stalinienne) détruit toute possibilité d'aventure poétique, la seule aventure poétique possible sera donc ... de renverser cette société !

La révolution sociale est la seule œuvre artistique qui vaille encore le coup d'œil. Rien de moins...

Mais la révolution à laquelle nous invitent les situos n'est pas l'attente béate d'un Grand Soir auquel il faudrait se sacrifier "en attendant":

Elle passe par la révolution de la vie quotidienne, par la "construction de situation d'intensité hautement supérieures". Pour réaliser cet ambitieux programme, ils se donneront plusieurs outils :

La dérive urbaine, tout d'abord: Justification un chouia intellectualiste et pompeuse des interminables errements bien arrosés des camarades situs dans tous les bars et quartiers glauques, elle nourrit néanmoins une réflexion intéressante sur le rapport de l'individu à l'environnement urbain (les immensités glacées de "Métropolis" portant en elles même leur signification idéologique d'écrasement de l'individu, mais recelant aussi, paradoxalement un potentiel poétique) dans le cadre de ce qu'ils appellent la **psycho-géographie** et l'urbanisme unitaire.

L'outil cinéma passionne aussi ces poètes de la révolution : les anti-films de Guy Debord tel *hurlement en faveur de Sade* (à base d'écran gris interminable et de voix monocorde) vont faire hurler dans plus d'un festival sponsorisé (on les comprend un peu...). Plus généralement, ils sont « trop fainéants pour produire eux mêmes » (c'est eux qui le disent...), ils privilégient donc la pratique du **détournement** :

peu respectueux de la propriété intellectuelle, les situs aiment à bricoler les marchandises culturelles pour en faire des œuvres subversives : ainsi des héros de comics se retrouvent engagés dans *la colonne Durutti* pendant la révolution espagnole de 36, les prolétaires chinois « affutent leur dialectique » pour « abattre les bureaucrates » dans *la dialectique peut elle casser des briques* (détournement d'un film de kung fu de série z...) et le très innocent *à Bicyclette* d'Yves Montand se transforme en hymne insurrectionnel chantant les mérites de *la mitrailleuse*...

...à l'art de la subversion

Plus généralement, ce sont des « fouteurs de merde » professionnels, et ils le revendiquent ; la transgression et le scandale sont pour eux une éthique de vie, quitte à pousser loin le mauvais goût :

Un état d'esprit qu'ils partagent avec d'autres : les performances trash, à base de sang, de sexe, de jets d'excréments des **actionnistes viennois** (par exemple le sulfureux Otto Muel) ou les **Provos** et leurs vélos volés, repeints en blanc, puis relâchés et mis à la disposition de tous (ou comment le vol devient une pratique ludique au service du **communisme**...)

L'apologie de la « truande » est fréquente chez les situationnistes.

Par exemple à l'**université de Strasbourg**, après avoir pris le contrôle du syndicat étudiant majoritaire, des étudiants situs revendent, dans des modalités assez douteuses, la cafétéria que celui-ci gérait pour financer 10000 exemplaire d'une brochure au titre évocateur : *de la misère en milieu étudiant*, charge impitoyable ou capitalisme, syndicats, consommation, ordre moral, gaullistes, staliniens, sociologues, universitaires, en prennent tous pour leur grade... à l'exception notables des « seuls étudiants lucides » ...à savoir ceux qui ne sont là que pour profiter des bourses.

Mais c'est dans le soulèvement de Mai 68 qu'ils atteindront-réaliseront le sommet de leur art :

Sur les barricades, dans la poésie des jets de pavés et des gaz lacrymogènes, la ville transformé en terrain de jeux, ils sont comme des poissons dans l'eau : la passion de la destruction n'est elle pas « une passion créatrice » ?

Ils diffusent leurs mots d'ordre par le biais du **Conseil pour le Maintien Des Occupations** :

Abolition de la société spectaculaire marchande, fin de l'université, abolition de la société de classe, tout le pouvoir aux conseils ouvriers, jouissez sans entrave, ne travaillez jamais ... ceux-ci, malgré (ou peu être grâce à) leur radicalisme naif, rencontrent un large écho chez une jeunesse qui aspire plus à mettre *l'imagination au pouvoir* qu'à négocier quelques *réformes-chloroformes*.

Contre la société Spectaculaire Marchande !

Les situationnistes déclarent la guerre à la Marchandise et au Spectacle. Mais qu'est ce donc que ce fameux Spectacle ?

On saisira de quoi il est question en parcourant le *Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem et surtout *la société du spectacle* de Debord.

Dans cet ouvrage déroutant, complexe, et avouons le assez chiant (les références hyper-intellectualistes et les aphorismes poétiques n'aidant pas à la compréhension) on finit néanmoins par cerner les contours du spectacle : Dans le prolongement des réflexions de Marx sur la **fausse conscience**, de Gramsci sur **l'hégémonie culturelle** de la bourgeoisie, de l'école de Francfort et Marcuse sur **l'aliénation** et *l'homme unidimensionnel*, le spectacle est « le soleil qui ne se couche jamais sur l'empire de la passivité », l'enfermement des individus dans le rôle de « spectateurs », l'inhibition permanente de leur potentiel d'action au profit de l'ordre capitaliste-consumériste.

Le spectacle est né de la rencontre de l'industrialisation (la **séparation** du producteur du produit) avec l'apparition des moyens modernes de propagande : Le spectacle n'est pas la marchandise, c'est l'idéologie qui porte et que porte la marchandise.

Le spectacle est la nouvelle version des vieilles idéologies religieuses : la croyance dans le « paradis de la consommation » remplace le paradis des religions (que ce soit dans les systèmes capitalistes productivistes ou dans les systèmes dit « communistes » productivistes). Dans le spectacle, « tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation » l'individu aliéné est **séparés** de ses vrais désirs, il court après des marchandises qui sont un substitut de bonheur (rejoint la critique de la société de consommation, la manipulation par les publicités etc) mais en plus, tout les rapports humains se transforment, les autres aussi deviennent des « marchandises ».

Les médias de masse imposent des modèles de « rôles-marchandises » auquel il faut se conformer (par exemple : les stars, les personnages de cinéma).

Dans les sociétés spectaculaires, les franges **intégrées** du prolétariat, qui ont aussi **intégrées** le modèle bourgeois du bonheur-marchandise et de l'**intégration** par le travail voient sérieusement s'effriter leur potentiel révolutionnaire...d'où la fascination souvent caricaturale des situationistes et autres « totos » pour les lumpen-prolétaires, les marginaux, les « indiens métropolitains » et autres « prolétaires précaires » qui eux seraient moins « intégrés » au système « travail-consommation » et seraient donc plus susceptibles de vouloir « balayer le vieux monde » (ce qui est par ailleurs discutabile)

Enfin, pour combattre l'hégémonie (la toute puissance) du spectacle, il n'y a qu'un seul moyen : Sortir de la passivité du spectateur (travailleur, électeur, consommateur, etc), devenir acteur, se réapproprier sa vie, construire des moments de « vrai au sein du faux » : des situations !

Ne travaillez jamais !

Comme le note l'auteur américain Bob Black, **l'abolition du travail** ne veut pas dire qu'il faudrait arrêter de s'activer : étymologiquement, le Travail viendrait du latin Tripalium, instrument de torture sur lequel on attachait les esclaves avant de les marquer au fer rouge : c'est donc du travail aliéné, de l'activité subie et non choisie qu'on parle.

Le pire dans le travail salarié, ce n'est pas l'exploitation du prolétariat par les capitalistes (vol de la plus value, qu'il faut effectivement abolir) mais c'est le vol... de notre précieux temps de vie « à jamais perdu pour le plaisir et la jouissance », à jamais sacrifié sur l'hôtel de la marchandise : quoi de plus horrible en effet que de « perdre sa vie à la gagner » alors que « le temps payé ne revient plus, la jeunesse meurt de temps perdu » ?

Comme le résume de manière un brin outrancière cet ouvrier situationniste (réel ou phantasmé ?) cité par Vaneigem : "Je me suis battu toute ma vie pour des revendications de salaires. Mon père avant moi s'est battu pour des revendications de salaire. J'ai un frigo, une télé, une voiture... au final je n'ai jamais cessé d'avoir une vie de con" : la libération des travailleurs passera aussi nécessairement par le fait de se libérer DU travail, remplacer le travail aliéné par une activité qui ai du sens, une activité créatrice, épanouissante et librement choisie !

C'est sur ce sujet que les positions des situs sont peut être le plus paradoxales:

par exemple, la question de savoir si il faut ou non être utile à la société n'est pas posé, ce qui laisse de la marge à l'individualisme libéral.

On sent aussi un mépris latent pour le « prolo beauf », bien sur syndiqué à la CGT, paré de tout les défauts et totalement imperméable à la construction de situation... de même, leur dédain pour les conquêtes des exploités ne peut que nous faire tiquer, nous qui vivons l'ère libérale du dé-tricotage des « acquis sociaux »...

rappeler que les situationnistes restent des artistes bobos ne mange pas de pain: ils ont hélas tendance à reproduire un racisme de classe typiquement « petit-bourgeois » déguisé en super-radicalité, mais ça ne veut pas dire que tout est à jeter, comme on a tendance à le faire beaucoup de militants issus de cultures plus « classiques », l'étiquette petit bourgeois étant une façon bien commode de disqualifier toute critique, d'autant plus que celle ci vise juste...

Car malgré tout, on ne peut que se féliciter qu'ils aient contribué à déboulonner la vieille statue du « travail et de la machine » chère aux « partis ouvriers » et à introduire la critique de la consommation et du bonheur marchand, (notamment cette évidence qu'une vie de riche n'est pas forcément une vie riche) dans l'univers mental des « forces du progrès »...

« L'ombre maudite du crapaud de Nazareth »

En bon matérialistes-lecteurs de Marx, ils haïssent unilatéralement la religion :

Ils projettent de raser les églises « car la beauté quand elle n'est pas une promesse de bonheur ne mérite pas d'être sauvée ».

Ce qu'ils détestent, dans les religions, notamment judéo-chrétiennes, encore plus que l'« opium du peuple », l'outil du contrôle des masses, c'est l'idée de **sacrifice** et les « fossoyeurs de la bonne cause » toujours prêts à nous saigner pour préparer les « cochonnailles du futur ». Pour eux les idéologies capitalistes, nationalistes ET communistes sont aussi des « religions ».

Que peut le mouvement ouvrier? Tout ! Que devient-il aux mains des partis et des syndicats? Rien!

Ils développent une critique impitoyable (proche de celle des anarchistes) de l'URSS (qui n'est qu'un « capitalisme d'état »), et plus généralement des bureaucraties politiques « réformistes » ou « staliniennes ».

Si l'anarchisme des situs est parfois véhément, il n'est pas **dogmatique** : ils intègrent la pensée de Marx (qui lui même rejetait le « marxisme »), **Rosa Luxembourg** pour sa critique de la bureaucratie, etc

Dans cette optique, la révolution ne peut passer que par les **conseils ouvriers** et l'**autogestion généralisée**.

Pour cela il faudra que les ouvriers « deviennent dialecticiens » c'est-à-dire que tous s'emparent des outils intellectuels...tout ça pour dire que « le savoir c'est le pouvoir » et que pour qu'il y ai moins de chefs, il faut qu'il y ai plus d'acteurs et moins de spectateurs...évidemment on ne peut qu'applaudir, mais de la à dire que « c'est pour demain »...

Le militantisme stade suprême de l'aliénation

Dans cette brochure très virulente, l'Organisation des Jeunes Travailleurs Révolutionnaires (groupuscule d'inspiration clairement situ) livre une critique impitoyable du « **militant aliéné** » tirant sur la psychanalyse :

Dans « militant », il y a trop souvent « limitant » : le « militant » refoule ses désirs et aborde le militantisme comme un... Travail (« sacrifions nous pour **LA cause** et après la révolution, on sera heureux »).

Il remplace « **la promotion du désir par le désir de la promotion** » c'est-à-dire l'autosatisfaction narcissique (de faire partie de « l'avant-garde éclairée ») doublée de condescendance vis-à-vis des « masses ».

En se coupant de ses désirs, en refusant de se poser la question du « pourquoi, en tant qu'individu, ce monde m'est invivable » il se place en même temps au dessus et en dehors des « masses »... se condamnant ainsi à ne rien comprendre au prolétariat qui lui a bien compris que le travail (militant ou non) était LE problème (qui voudrait ressembler à un militant, cet animal masochiste « qui après huit heures d'un travail ennuyeux trouve encore le moyen d'aligner les réunions improductives avec d'autres militants tout aussi ennuyeux? »)

La passion qu'il n'arrive pas à mettre dans son quotidien, il la vit par procuration devant le « spectacle révolutionnaire mondial », le monde est « ravalé au rang d'un théâtre de polichinelle » ou les gentils (par exemple l'icône **Che Guevara**) affrontent les méchants impérialistes...

Ces quelques remarques nous renvoient une image déplaisante mais o combien réaliste de certains travers récurrents dans nos cercles militants ...

A l'inverse, les situs nous invitent à une autre façon de faire de la politique, à la fois plus sensuelle, plus distanciée, et tellement plus profonde et radicale : la révolution du quotidien.

Car dans une société injuste, violente, oppressive, la révolte est bien sur une nécessité vitale.

Mais aussi un jeu, le jeu le plus passionnant qui soit car « **la somme des jouissances permises** » n'égalent jamais en intensité « celles qui résultent de la rupture des freins sociaux et du renversement des lois ».

Construire des situations

Il n'y a pas de situationnisme, il n'y a que des constructeurs de situations :

Il y a autant de situationnistes que de gamins qui sèchent l'école ou d'ouvrières qui se mettent en grève : partout on l'on bouscule les hiérarchies, ou l'on refuse la routine, on l'on brise l'isolement libéral pour construire des situations de vie passionnantes partagées (nous rappelant ainsi la nécessité impérieuse du « communisme »), des zones d'autonomie temporaires ...

L'idée de « preuve par le fait » plus que « par la théorie » est centrale chez ces révolutionnaires du quotidien, matérialistes de l'extrême : une situation se vit, se ressent, et en général, se reconnaît chaque fois qu'on se dit que « plus rien ne sera jamais comme avant ».

Vivez sans temps mort, Jouissez sans entrave !

Le grand génie des situs aura assurément été de remettre la lutte sociale au service de l'individu : « la révolution cesse dès qu'il faut qu'on se sacrifie pour elle ».

Inspirés par Stimer qui « n'a mis sa cause en rien », ils pensent que « servir une cause est une cause de servitude : JE suis ma propre cause ».

Radicalement communistes et viscéralement individualistes, ça peut sembler paradoxal mais la solidarité véritable n'est ce pas « se saisir en l'autre », reconnaître dans l'autre une individualité unique en quête, tout comme nous, de plaisir et de liberté ? . Au final, ma liberté ne s'arrête pas ou commence celle des autres, au contraire, la liberté des autres étend la mienne et inversement.

L'épanouissement « sans entraves » des individus ne rime pas forcément avec écrasement des faibles : la violence interindividuelle résulte souvent plus d'une société aliénante et névrosante que d'une prétendue « nature humaine » : le plaisir d'écraser l'autre est souvent un plaisir de « frustré », un plaisir de substitution. Les situs furent parmi les premiers à arracher le terrain de la vie quotidienne aux « moralistes » en pointant cette évidence que tout est politique !

« Ceux qui n'ont pas compris ce qu'il y a de politique dans l'amour et la sexualité, de positif dans la jouissance et le refus des contraintes, ceux là ont dans la bouche un cadavre ... » : normes sociales, routine du métro boulot dodo, hiérarchies imbéciles, hypocrisie généralisée, règne de la force brute, autant de petits coups d'épingles qui, répétés 1000 fois, en contribuant à rendre la vie médiocre, fade, et laide, finissent par nous tuer « aussi sûrement que 10 coups de couteaux ».

C'est donc bien une éthique de vie qu'ils proposent, mais une éthique basées sur l'attention farouche à ses

désirs et la méfiance vigilante vis-à-vis de tout contrôle social.

Si je me révolte, c'est d'abord pour moi, pour exister en tant qu'individu dans un monde qui m'écrase, et pour sculpter collectivement, avec d'autres « égoïstes » une réalité à la hauteur de nos rêves :

"Je veut que la vie soit un jeux, mais un jeu dont l'enjeu soit vertigineux, je veut jouer pour de vrai!" voilà résumé par Bob Black, la tache aussi démentielle que plaisante à laquelle nous sommes conviés !

**En guise de conclusion : et si on réunifiait
VRAIMENT l'art, la lutte, et la vie quotidienne ?**

Riche pensée au final que celle des situationnistes, contradictoires, « déstructurante » diront certains. Mise en abîme parfois terrifiante car très radicale, trop peut être... Ne propose t-elle pas un combat perdu d'avance en prétendant remettre en cause l'intégralité de l'ordre social, d'abolir l'état, le travail, et plus largement toute domination et toute contrainte pour bâtir des maintenant une vie basée sur le don, le jeu et la jouissance ...mais est ce tellement plus absurde que de s'enfermer dans la ligne du parti ou que d'attendre béatement le « grand soir » ou l'élection du gentil sauveur « de gauche vraiment de gauche » pour qu'on nous servent, avec tambours et fanfare, l'émancipation sur un plateau ?...

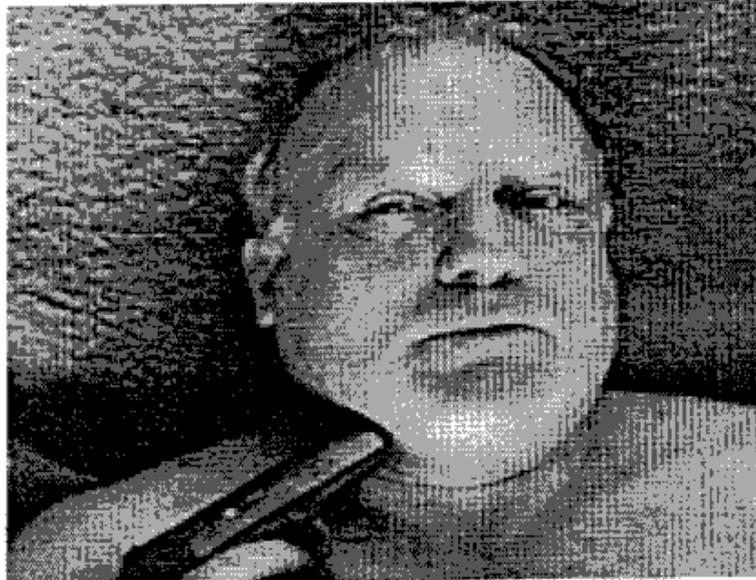
Car si dans leur outrance permanente, ils n'apportent pas forcément de réponses, ils apportent au moins des questions.

Des questions qui dérangent et chahutent les certitudes de nos petits mondes si cloisonnés et si prévisibles, si confortable et si ennuyeux.

La dimension profondément politique de la vie quotidienne, le refus de sacrifier l'individu à une cause, la nécessité absolue de pratiques qui ne contredise pas les discours sous peine de n'avoir autre chose qu'un cadavre dans la bouche, la critique du dogme travail et du bonheur publicitaire marchand qui voudrait nous vendre une vie de riche à nous qui exigeons une vie riche, autant de pistes qu'ouvrent les bâtisseurs de situations, autant de pistes qui restent à explorer.

Moi – avril 2009

Misère du radicalisme spectaculaire



Ca fait rêver tout ça hein ???

Et c'est là qu'on redescend !

Car si la révolution du quotidien est un jeu passionnant, c'est aussi un jeu dangereux et on ne peut que constater que beaucoup s'en sont mal tirés: entre les délires négationnistes de certains, l'escalade de violence délirante et suicidaire type Action Directe// Brigade Rouge, dans les échecs multiples et déchirants des tentatives de vie communautaires, dans le cynisme des anciens critiques repentis-nouveaux laquais du spectacles (qui se reconvertirent dans la pub, les médias, au MEDEF voir même au Parti Socialiste) ou dans les shoot d'héroïne de ceux que tous ces « échecs » avait finis par démoraliser...le nihilisme « maladie infantile des révolutionnaires de la vie quotidienne » a fait bien des ravages dans les rangs des insurgés du quotidien...

Mais au delà des torts individuels, des accidents de parcours et de la pression de l'impérialisme international,

on peut penser qu'une bonne part de ces bad trip étaient en germe dans la pensée situ ;

Pensée dangereuse, ambiguë, abyssale, souvent bien mal interprétée, du fait notamment de leur radicalisme extrême :

En effet, grands amoureux de l'outrance verbale, les situs font rarement dans la demi mesure et laissent donc peu de place à la nuance et au dialogue, les mots sont d'abord des armes.

Evidemment, fustiger les militants « en deçà de la révolution » ou souhaiter la « fin » pure et simple d'une université dont on est malgré tout un pur produit ne risquait certes pas de favoriser un dialogue constructif, même avec les éléments conscients (des limites...).

Mais encore une fois, remettons tout ça dans son contexte, à savoir la société très conservatrice des 60's, Parti Communiste compris (voir leur position sur la « place des femmes » ou l' « homosexualité comme vice bourgeois étranger à la classe ouvrière »...).

N'oublions pas non plus que les rêveries mystiques de « grand soir » étaient à l'époque dans l'air du temps : par exemple dans un film comme *le péril jeune* les situs seraient plus du parti des héros rigolards « qui ont criés, criés, Lénine, pour qu'il revienne » contre celui des étudiants trotskistes consternés (et consternants), outrés qu'on ose se moquer du père (fouettard) de la classe ouvrière.

D'autres points sont plus contestables : ainsi l'adulation béate pour les marginaux (notamment les blousons noirs) avec qui « on aime s'encanailler » contraste

méchamment avec le mépris latent pour le « prolo imbécile ».

La complaisance dans un microcosme élitiste « underground » hélas trop récurrente dans certains cercles était déjà bien latente (à l'inverse de la tradition de l'anarchisme populaire).

De la à dire que des artistes restent des artistes, il n'y a qu'un pas ; réunifier l'art et la vie quotidienne, oui, mais pas avec n'importe qui...

Méfions nous de ceux qui veulent réveiller les « masses abruties » : le bon sens populaire est souvent bien plus immunisé contre l'hégémonie culturelle bourgeoise que la fausse-conscience du petit bourgeois radical chic.

Il manque aussi aux situs une bonne vieille réflexion féministe sur le virilisme et la construction masculine, triste paradoxe pour des gens qui prétendent bouleverser le quotidien.

Leur fascination pour la violence testostéronnée, l'insurrection, l'émeute, laisse peu de place à la fragilité, à la faiblesse, de même que leur côté véhément et jusqu'au-boutiste laisse peu de place aux doutes.

Si celle-ci est nuancé par le second degré omniprésent de ceux qui voudraient empailler le flic modèle, la quintessence de connerie est atteinte quand cite les situs pour justifier la logique stalinienne de « lutte armée » ou une pseudo avant garde ultra-minoritaire prétend « montrer l'exemple » aux masses aveugles par des actions violentes, censées aboutir au « réveil du prolétariat »...

Cette logique a plus que largement prouvé son inefficacité, appelle à des sacrifices inutiles, renforce la

①

répression, suscite l'indignation unanime des « prolétaires » qu'elle est censée « réveiller » cependant elle exerce toujours une certaines fascinations sur certains spectateurs-consommateurs qui heureusement se gardent en général de la mettre en pratique.

De même, la glorification sans frein de l'individu n'ouvrait elle pas la voie à l'égoïsme libéral ?

Avouons qu'à ce niveau, l'imaginaire situationnistes, notamment celui porté par leurs références littéraires, est clairement ambigu :

Nietzche, Sade, *Les chants de Maldoror*, autant d'univers décadents, hallucinés, malsains, peuplés de héros sadiques refusant toutes éthique...au point d'écraser les faibles, et de renier toutes les lois de l'entraide ;

Les publicitaires et autres marchand de rêves ont bien su intégrer CE discours situationniste : jouissez sans entraves et sans vous souciez des conséquences... dans les rayons des supermarchés! (le détournement d'affiche de 68 par une grande surface illustre merveilleusement ce paradoxe).

Dans *le petit-bourgeois gentilhomme* et *De notre servitude involontaire* Alain Accardo montre bien les limites de ce discours réactionnaire et libéral déguisé en anticonformisme : Il faudrait « jouir comme une bête »... pas comme un être humain!
« Vivez sans temps mort » devient une injonction : « si tu n'es pas capable de faire de ta vie une œuvre d'art...tu ne vaut rien ».

Ainsi la dictature du « fun » remplace le conformisme ennuyeux, l'anticonformisme devient un conformisme, et nos désirs profonds sont toujours aussi niés.

Car si par exemple, la « révolution sexuelle » c'est les pornos sexistes, normatifs et ennuyeux de canal plus, on peut se demander si celle ci n'a pas fait « que creuser un tombeau »... quel progrès réel pour l'épanouissement réel des individus (notamment des femmes) ?

Pourtant, Raoul Vaneigem, encore lui, dans son *livre des plaisirs* nous mettaient déjà en garde : piteuse liberté que celle qu'offre la marchandise, la contrainte reste la contrainte, gardons nous de remplacer le refoulement du plaisir par le plaisir standardisé et bien sur « obligatoire ».

Ces contre détournements spectaculaires de la praxis situationniste s'expliquent peut être en partie par le coté parfois extrêmement flou (un peu « Dalai-Lama d'extrême gauche » diront les plus cruels) des textes situs fondateurs : ils arrivent fréquemment, malgré tout le bien qu'on peut en penser, que ceux-ci frisent le catalogue d'aphorisme et de voeux pieux à qui on peut faire dire un peu n'importe quoi.

Mais si, plus que les situationnistes, c'était le situationnisme le problème ?

En effet, de par sa radicalité extrême, la pensée situ attire évidemment son lot de groupies pathétiques, « pro-situs » et autres consommateurs de lutte - donneurs de leçons, tous ceux qui ne voient dans la rébellion qu'un supplément d'image, un petit coté « chic » et « anticonformiste ».

Ces tristes zombies ne garderont bien sur que le verbe et l'image de la radicalité, laissant à d'autres le soin de construire le mouvement réel.

Certains pousseront même le vice jusqu'à réveiller sous couvert de situationnisme la vieille charogne idéaliste, celle qui nie le monde réel pour ne voir que les idées, celle qui nie la fragilité au profit du sacrifice, celle qui érige des monuments aux cadavres.

Quand le replâtrage virulent et dogmatique de belles phrases et de concepts mal digérés remplace le bouillonnement de la pensée critique, la mort et le spectacles se frottent les mains.

Laissons les rejetons boutonneux du radicalisme spectaculaire à leur misère et maintenant, camarades, construisons.

Construisons encore et encore de nouvelles situations qui rendront impossible tout retour en arrière.

Moi juillet 2009

« Mais tout le monde s'en fout des situs !!!!! »

Un militant socialiste (qui n'a jamais lu les situs)

Courant artistico politique des années 60-70,
inséparables des événements de Mai 68,
les situationnistes laissent rarement indifférent:

Certains les haïssent sans les connaître,
« parce qu'on leur a dit que... » .

D'aucuns les idolâtrent sans les comprendre,
Parce qu'ils parlent bien,
Parce qu'ils sont très radicaux et qu'être très radical,
ça fait très chic.

D'autres enfin sont convaincus qu'entre ces deux
écueils consternants,
une ligne d'équilibre existe et que les chemins
défrichés par les situationnistes
ont encore aujourd'hui, beaucoup à apporter
à quiconque prétend changer la société,
pour peut qu'il veuille bien écouter.

Editions de la *Négation Positive*
Information socialisée – copiez, diffusez, méditez